

L'AVANT-CRITIQUES

2 septembre > ROMAN France

Besson au Congo

Patrick Besson



JOHN FOLEY/OPALE/FAYARD

Espionnage, affaires, politique et dérives en Afrique. Les deux Congo et le Rwanda sont au cœur du roman choc de Patrick Besson.

Depuis son premier livre, paru en 1974 (il avait dix-sept ans), Patrick Besson publie énormément : des articles, bien sûr, mais aussi des romans de toutes sortes – pas tous réussis. On sait son goût pour la polémique et la politique. Ses engagements lui ont valu d'être contesté, notamment sur le dossier yougoslave. A quoi s'ajoute souvent un machisme provocateur dans le traitement des personnages féminins qui font hurler plus d'une et d'un. En général, Patrick Besson y répond en remettant ça, d'un bon gros coup de louche.

Mais le fleuve tuera l'homme blanc – beau titre inspiré d'une chanson congolaise – respecte cette logique. Dans ce gros roman sur l'Afrique équatoriale, tantôt SAS, tantôt Céline, on retrouve les ingrédients chers au mé-

chant Patrick : la politique avec les imbroglis françafricains, la polémique avec la description de l'establishment culturel tiers-mondiste et les femmes avec plusieurs héroïnes qui créent une sacrée ambiance, d'autant que le narrateur n'est pas du genre à s'autocensurer.

Bien sûr, Patrick Besson a pris soin de ne pas confier la narration à un héros positif. Christophe, quadragénaire, a de la bouteille. Avocat, il travaille pour une compagnie pétrolière, voyage beaucoup et se prendrait volontiers pour le prince Malko (SAS, en personne). Bref, Christophe navigue en eaux troubles, gouaillieur et désabusé. Son dada, ce serait d'être espion ou agent des « services », toutes personnes que sa profession lui permet de fréquenter.

Justement, dans l'avion qui le mène à Brazzaville, Christophe reconnaît une ancienne du Service Action de la DGSE, jadis compromise dans un scandale : Blandine de Kergalec. Il s'amuse à la prendre en filature à travers les rues turbulentes de Brazza. Ce qui, très vite, va lui faire croiser divers de personnages, souvent peu recommandables, qu'ils soient africains ou non.

Le jeu devient dangereux. Christophe se trouve dans un panier de crabes. L'affairisme, la chasse aux matières premières, les trafics, les réseaux postmarxistes décomposés, les filières non moins décomposées des anciennes puissances coloniales, le système D africain, les croyances occultes et bien d'autres ombres entrent dans la danse. Avec, bien sûr, au premier rang les rancœurs ethniques ou tribales, le Rwanda, les Tutsis et les Hutus.

Ni Christophe, ni Patrick Besson ne se trouvent là pour en parler avec tact, et ménager le politiquement ou fémininement correct. Cette fois, pourtant, le mélange détonant fonctionne. Les intrigues entrecroisées sont très bien portées par l'indignation et la rage du narrateur. Il n'épargne pas l'Afrique, certes, mais moins encore l'Occident. Surtout, l'on découvre dans *Mais le fleuve...* une passion pour la littérature, l'art et la musique de l'Afrique d'aujourd'hui où Patrick Besson se révèle grand connaisseur et généreux. Ne citons, par exemple, que les pages sur l'écrivain Sony Labou Tansi.

Evidemment, Besson ne peut s'empêcher d'être hâffreux (c'est sa marque de fabrique). On sent toutefois dans les descriptions des villes, des nuits et des différents milieux où le narrateur évolue un enthousiasme non feint pour ce que Ionesco eût appelé « *ce formidable bordel* ». Ses personnages sont attachants, même les plus caricaturaux. Alors pourquoi boudier ?

JEAN-MAURICE DE MONTREMY



Patrick Besson

Mais le fleuve tuera l'homme blanc

FAYARD

TIRAGE : 13 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 486 P.

ISBN : 978-2-213-62966-7

SORTIE : 2 SEPTEMBRE



Anne Wiazemsky

ULF ANDERSEN/GALLIMARD

27 août > ROMAN France

Le prince charmant

Anne Wiazemsky relate la rencontre de ses parents à Berlin à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Claire a vingt-sept ans en 1944. Cette « *très jolie jeune femme avec de grands yeux sombres et de hautes pommettes slaves* » s'est engagée comme ambulancière à la Croix-Rouge française un an et demi plus tôt. Patrice, son fiancé, se trouve quant à lui prisonnier en Allemagne depuis le début de la guerre.

L'héroïne du nouveau roman d'Anne Wiazemsky a pour père un écrivain célèbre, François Mauriac de l'Académie française, que l'extrême droite de Darnand, le chef de la Milice, menace régulièrement de mort à cause de ses articles dans *Le Figaro*. L'auteur de *Génitrix* et les siens habitent 38, avenue Théophile-Gautier dans le XVI^e arrondissement. Sa pièce *Les mal-aimés* s'apprête à être montée à la Comédie-Française par Jean-Louis Barrault.

A Béziers, la belle Claire qui aime le danger a continué à tenir son journal. Des cahiers où elle raconte ce qu'elle voit et ce qu'elle pense : les Allemands, les FFI, les mitraillages, et même quelques lignes sur un jeune lieutenant auquel elle a fait tourner la tête. Rentrée à Paris, mademoiselle, elle, tourne en rond. Libéré, Patrice revient à ses côtés mais cela ne lui fait guère plaisir, bien au contraire.

Comment échapper à un mariage qui lui fait horreur « *mais qui devait se faire et qui se ferait* » ? En partant à Berlin, « *gigantesque machine à trier les réfugiés* », où l'intrépide s'installe 96 Kurfürstendamm. Dans la ville en ruine, « *Clarinettes* » va aider à récupérer les Alsaciens prisonniers des Soviétiques. Des Alsaciens français enrôlés de force dans l'armée allemande, les « *malgré nous* ». L'occasion de

croiser le chemin d'un Français d'origine russe dont elle va tomber folle amoureuse au premier coup d'œil.

Authentique prince doté d'un charme irrésistible, Yvan Wiazemsky est né en 1915 à Saint-Petersbourg. « *Wia* » a été mobilisé dès la déclaration de guerre, puis fait prisonnier dans un camp dont il a été libéré par les Soviétiques aux côtés desquels il s'est battu avant de rejoindre Léon de Rosen dont il est devenu à la fois le bras droit et le meilleur ami.

Yvan et Claire n'ont aucun point commun, ils vivent sur deux planètes différentes mais ils vont pourtant s'aimer et donner naissance à un « *enfant de Berlin* ». En se servant du journal intime de sa mère et de la correspondance que cette dernière entretient avec son père, Anne Wiazemsky nous plonge dans la tête d'un singulier et têtue personnage auquel François Mauriac disait : « *C'est que tu es difficile, ma petite fille, très difficile...* » Sous la plume alerte de la romancière qui sait parfaitement allier humour et romantisme, le lecteur découvrira le destin peu banal d'une femme au sacré caractère. Cette Claire qui avait peur de « *s'enfoncer de façon définitive dans une vie tracée d'avance* » voulait « *se sentir utile, peut-être même indispensable* ».

ALEXANDRE FILLON



Anne Wiazemsky
Mon enfant de Berlin
GALLIMARD

TIRAGE : 25 000 EX.
PRIX : 17,50 EUROS ; 256 P.
ISBN : 978-2-07-078409-7
SORTIE : 27 AOÛT

27 août > ROMAN France

Salade de crimes

On s'ennuie rarement en lisant **Igor Gran**. Grinçant et drôle, l'auteur d'*Ipsos facto* (POL 1998, repris en Folio) a toujours manifesté un goût prononcé pour l'humour noir. Le voici en grande forme avec *Thriller*, un mélange réussi de polar caustique, de traité d'économie sociale et d'étude de mœurs.

Professeur d'économie sociale à Berkeley, Californie, Norman Mayfield est un universitaire auquel on doit notamment *La microéconomie sociale appliquée* – trois cents exemplaires vendus et quelques critiques dans ses revues spécialisées –, un ouvrage « *que personne ne lit, pas même les crânes d'œuf qui y contribuent* ». Norman dîne chez lui avec le respectable doyen Lorch – deux fois divorcé et tombeur d'une centaine d'étudiantes en trente ans de carrière – et son ami Lafayette, journaliste gay du *Cal Monthly* qui se définit comme un anarchiste de droite – le genre d'insolent à prétendre que : « *Le journalisme, c'est l'excrément de l'existence.* »

La maîtresse de maison, Suzanne, entretient une liaison avec le doyen. Ménagère de moins de quarante-six ans gagnant sa vie comme chargée des relations presse d'une maison d'édition, madame Mayfield a fini par découvrir que son époux est à la fois « *un médiocre au long cours* » et « *un dadaïs honnête* ». Ce soir-là, Suzanne a servi une grande et belle salade avec du saumon, « *vous savez, de gros cubes rouges, ce genre de salade* », comme le précise Norman.

Lequel se moque gentiment de Lafayette qui délaisse la verdure et dévore le poisson. Le ton ne tarde pas à monter, le journaliste allant jusqu'à prétendre que le professeur a volé le portefeuille en cuir beige d'un clochard somnolant sur un banc ! Le roubillard et savamment construit *Thriller* de Gran met également en scène Syd, le fils des Mayfield porté sur le piratage informatique, et un psychopathe précautionneux dont la bibliothèque contient un Updike et un Bellow dédicacés !

AL. F.



Igor Gran
Thriller
P.O.L.

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 16 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-84682-329-6
SORTIE : 27 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

20 août > ROMAN France

L'enfer de l'enfer

Après l'évacuation d'un camp par les nazis, les ex-détenus s'organisent en « république » : un cauchemar.

Niché dans un coin inaccessible des Carpates, en Slovaquie, non loin de la frontière polonaise, Medved n'est pas un camp de concentration, mais un camp de travail où sont détenus des « politiques », tchèques, slovaques, hongrois, pour la plupart communistes, et qui se sont opposés au régime pro-nazi de M^{gr} Tiso. Il y a aussi un contingent d'Italiens antifascistes, arrivés suite à par une erreur d'aiguillage, et qui sont traités par les autres comme des sous-hommes, parias parmi les parias. Medved est aussi un bordel pour les officiers du Reich et une pouponnière, avec comme pensionnaires des prostituées choisies pour leur « aryanité », et les quelques bébés blonds aux yeux bleus qu'elles ont mis au monde. Mais ils sont tous tarés ! Durant quatre ans, la machine a fonctionné, sous la férule du colonel Krebs (« Cancer »). Et puis, un beau jour, les nazis décampent, non sans avoir piégé tous les accès au camp, afin que leurs anciens prisonniers se retrouvent complètement coupés du reste du monde. Au point de ne même pas savoir que l'Allemagne est en train de perdre la guerre, et que les Alliés sont tout proches.

Durant quatre ans, le jeune Matthias, treize ans, fils de la prostituée Anja, a vécu cette horreur, et a commencé de la raconter par écrit, dans des cahiers. C'est lui le narrateur, ce sera lui le scribe officiel de la suite des événements.

Lorsqu'ils se retrouvent livrés à eux-mêmes, les prisonniers de Medved, terrorisés, détruits, déstructurés, déshumanisés par leurs bourreaux (c'était là la grande idée de Himmler), mais vivants, ne savent pas d'abord quoi faire de leur liberté recouvrée. Mais bientôt, il faut s'organiser, se chauffer, manger, s'abriter du froid, s'occuper. Quelques-uns prennent en mains le destin collectif, de façon informelle, puis s'imposent comme chefs. A leur tête, Dansko, un ancien commis de cuisine analphabète, qui se fait nommer « *Kapitan* ». Sous l'apparence d'une petite « république » autonome, il va instaurer une autre forme de dictature, insidieuse, mais aussi violente et barbare que l'autre. Les exécutions arbitraires se multiplient ainsi que les meurtres, dont celui d'Anja, la mère du gamin que Dansko et les autres surnommaient au début affectueusement « Petit lézard ». Aujourd'hui ils redoutent son intelligence et son témoignage. Matthias est en danger, il doit s'enfuir. Il y parvient, et vivra ensuite à Prague, hanté à jamais par ce qu'il a vécu, et espérant, un jour, pouvoir se venger...

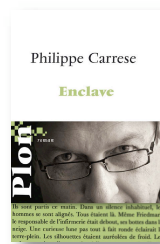


Philippe Carrese

CHARLES DOLPHICHEL/PLON

On n'en dira pas plus, préservant la tension dramatique que Philippe Carrese est parvenu à maintenir tout au long de son livre, aussi beau que grave. Connue pour ses nombreux polars et romans noirs, réalisatrice, Carrese a le sens du récit : certaines scènes d'*Enclave*, comme celle de la locomotive qui tente de franchir un pont branlant au-dessus d'un ravin, sont d'anthologie. Son écriture est nerveuse, sans fioritures, d'une totale fluidité. Quant à la leçon qui se dégage de son livre, elle est pessimiste : l'homme est faible, manipulable, cruel par nature et, même confronté à l'horreur absolue, à la barbarie, il n'en tire aucun enseignement et ne s'améliore pas. L'histoire du siècle dernier a de quoi lui donner raison, hélas.

JEAN-CLAUDE PERRIER



Philippe Carrese

Enclave

PLON

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 322 P.

ISBN : 978-2-259-20975-5

SORTIE : 20 AOÛT

20 août > ROMAN France

De chair et de cendre

Troisième roman de Thierry Hesse, *Démon* nous entraîne à Grosny, en pleine guerre, à la recherche d'un passé étouffé par le silence.

Soutenus par la presse et les libraires, *Le métier américain* (Champ Vallon, 2003) et *Jura* (Champ Vallon, 2005) avaient imposé le talent romanesque de Thierry Hesse. L'écrivain établi à Metz revient, cette fois aux éditions de l'Olivier, avec un livre aussi ambitieux que réussi. Thierry Hesse a entrepris ici de raconter un double destin de fils abandonnés tout en se livrant à une relecture de l'Histoire du XX^e siècle et de celle d'un début de XXI^e siècle.

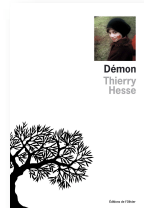
Blessé en Tchétchénie où il a reçu plusieurs balles de fusil d'assaut dans la jambe droite, Pierre Rotko est soigné au Val-de-Grâce. Journaliste qui a un goût certain pour les apocalypses, qu'elles soient naturelles ou politiques, le héros de Thierry Hesse a souvent été « dans la guerre – comme on dit : dans la nuit ». La quarantaine venue, Pierre se trouve à un moment de sa vie où il a besoin de comprendre qui il est et d'où il vient, de ferrailler enfin avec ses fantômes familiaux. D'autant que son père, Lev Rotko, a fini par se pendre dans le salon de son appartement de la rue Dupin...



Thierry Hesse

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER

Avocat, il était un homme taciturne et blessé, veuf depuis que son épouse avait été emportée par un cancer en moins d'un mois. Lev avait appris le français à vingt-deux ans après avoir quitté sa terre natale le 6 mars 1953, à la fin du règne de Staline, « l'aiguilleur suprême ». Le lecteur sera ramené dans ces années d'horreur.



Thierry Hesse

Démon

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 464 P.

ISBN : 978-2-87929-656-2

SORTIE : 20 AOÛT

Découvrira Franz et Elena, les parents de Lev. Lui fut un ingénieur juif amené à diriger la fabrique d'ampoules Bosniev de Stavropol, elle croyait « au Parti, en l'armée, à la terre, aux saisons, à l'insurmontable résistance du peuple russe ».

En 1942, devant l'arrivée des Allemands, les Rotko ne purent faire autrement que d'abandonner volontairement le petit Lev, lequel fut recueilli et nourri par Riss Pilnaritza, épouse Koubova. A la mort de son père, abandonné à son tour, Pierre replonge dans les eaux sombres de la Seconde Guerre mondiale, se penche sur l'extermination des juifs soviétiques dans tous les territoires envahis de Russie, d'Ukraine, de Biélorussie, de Lettonie, de Lituanie et d'Estonie. Héritier du « démon », il aura besoin de partir sur le terrain d'un autre drame, à Grosny en ruine, croisant là notamment Zeirap, femme-remarde au visage de madone.

Embrassant également les événements du 11 septembre 2001 et l'attentat meurtrier dans un théâtre de Moscou, l'étourdissant roman de Thierry Hesse ne laisse pas souffler le lecteur. Aussi fort dans la narration que dans la réflexion, *Démon* constitue certainement l'une des propositions littéraires les plus saisissantes de récente mémoire.

AL. F.

3 septembre > ROMAN Ile Maurice

Autopsie d'un monstre

Une histoire de famille d'une rare cruauté, derrière laquelle est dépeinte une âpre réalité mauricienne peu connue ici.

Mauricienne issue d'une famille hindoue de l'Andhra Pradesh, au sud de l'Inde, **Ananda Devi** a commencé à écrire très jeune, et a publié son premier recueil de nouvelles en 1977, à vingt ans. Elle est ensuite passée au roman, éditée d'abord dans des maisons africaines (elle a elle-même un temps vécu au Congo), puis chez Gallimard à partir de 2001 (*Pagli*, dans la collection « Continents noirs »). Traductrice pour une organisation affiliée à l'Onu, elle vit en France depuis 1989 avec sa famille, non loin de la frontière suisse. Et continue d'écrire sur ses fondamentaux, l'île Maurice, son île Maurice. C'est-à-dire pas celle des touristes. Mais une réalité que l'on commence à percevoir ici, grâce à ses écrivains, complexe, violente parfois. C'est cette extrême violence, à la fois dans la sphère privée et à l'extérieur, qui sous-tend tout *Le sari vert*, treizième roman d'Ananda Devi, et qui impressionne le lecteur. Pourquoi tant de haine ? en quelque sorte.

Le narrateur de ce qu'elle appelle une « *sob*

story » (une « histoire triste ») n'a pas vraiment de nom. On l'appelait autrefois « Dokter-Dieu », lorsqu'il parcourait l'île pour tenter de sauver ses patients, pauvres en général, avec dans ses bras sa fille Kitty, la rudoyant, la malmenant. Car le docteur est veuf depuis longtemps. Il l'est devenu dans des circonstances jusque-là demeurées ténébreuses. Mais aujourd'hui, extrêmement malade, il est revenu chez Kitty pour mourir. Sa fille fragile, soumise, qu'il a toujours terrorisée, et sur qui il compte pour adoucir ses derniers instants. A vrai dire, il a surtout l'intention de la torturer encore un peu, de l'humilier, de se moquer d'elle. Car si son corps est détruit, son esprit, lui, reste intact, comme sa méchanceté. Mais Kitty n'est pas seule. Il y a là sa propre fille, Malika, plus évoluée, plus rebelle. Révoltée par le comportement de ce grand-père qu'elle connaît peu et abhorre, elle va commencer par lui avouer qu'elle est lesbienne, puis par le traiter aussi mal que s'il était dans un mouiroir, entraînant sa mère dans son sillage. L'humble femme se révolte, et elle finira par apprendre la vérité, atroce, sur la mort de sa mère, et ses raisons. Dès sa naissance, son père, se sentant exclu de son couple, s'était mis à haïr

sa femme, lui reprochant d'être une souillon, une exécrable cuisinière, une mauvaise épouse, la frappant régulièrement, avec une sauvagerie sadique et froide. Elle est morte brûlée vive, dans ce sari vert qu'il détestait tant. Mais qui a allumé l'incendie ?...

Construit à l'aide de nombreux retours en arrière, *Le sari vert* se déroule surtout dans la tête du narrateur, qui se révèle n'être qu'un pauvre type, un macho en guerre contre toutes les femmes, parce qu'il doute de sa propre virilité. Serait-il représentatif de l'ensemble des mâles de l'île ? C'est ce que laissent entendre les femmes du *Sari vert*, et la romancière elle-même. Avec ce constat final sans appel : « *Il n'y a qu'un mot pour la violence, Père. C'est la violence.* »

J.-C. P.



Ananda Devi

Le sari vert

GALLIMARD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-07-030218-5

Sortie : 3 septembre

20 août > ROMANS France

L'Espagne perdue des républicains

La guerre d'Espagne et les années franquistes sont très présentes, cette rentrée. Deux regards surprenants de la nouvelle génération : celui du Gallois David M. Thomas et du traducteur Serge Mestre.

Actif lors de la grande grève des mineurs britanniques dans les années 1980, David M. Thomas (né en 1959), fils d'un Gallois, vit maintenant à Limoges. Il écrit en français. Peut-être ses origines nationales et syndicales expliquent-elles le relief que prennent dans *Un plat de sang andalou* les conflits identitaires et idéologiques qui compliquèrent la tâche des républicains lors de leur lutte contre le soulèvement nationaliste.

Le narrateur londonien et son ami allemand, transfuge de la Luftwaffe, tentent d'enrayer l'avance franquiste du côté d'Almeria. Ils constatent l'imbroglio politique au sein de la gauche, des communistes moscovites jusqu'aux anarchistes. Ils captent aussi les nuances d'accent et les préjugés qui divisent Andalous, Catalans, Valenciens, etc., même si la lutte, maintenant désespérée, les mobilise tous. Même labyrinthe chez le déserteur italien dont les premières pages du livre content superbement l'arrivée. Dans le corps expéditionnaire de Musso- lini, les Sardes détestent les Siciliens, les Florentins méprisent les Siennais, etc.

Fondé sur des descriptions fortes et sèches, sur des dialogues au rythme juste et soutenu, *Un plat de sang andalou* célèbre la résistance oubliée d'Almeria, ville médiatiquement sans importance où le combat, les haines, les grands idéaux, l'héroïsme et la cruelle médiocrité s'entremêlent comme sur d'autres « théâtres » plus célèbres de la guerre civile. Premier d'une trilogie qui mènera jusqu'à la défaite, à l'exil, aux camps français puis nazis et aux années noires d'un franquisme interminablement vindicatif,



David M. Thomas

Un plat de sang andalou

QUIDAM

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 280 P.

ISBN : 978-2-915018-35-6

Sortie : 28 août

Serge Mestre

La lumière et l'oubli

DENOËL

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-20726143-9

Sortie : 20 août



ce roman « européen » témoigne d'une inspiration renouvelée chez ceux qui n'ont pas connu directement cette période.

Même élaboration originale dans *La lumière et l'oubli* de Serge Mestre, fils d'un républicain espagnol réfugié dans le Sud-Ouest. Son récit alterne les années 1950 et la fin des années 1980 en une série de brèves séquences consacrées tantôt à Esther, tantôt à Julia, tantôt aux deux amies – deux adolescentes qui se sont échappées en 1953 des couvents-prisons où l'on « ré-éduquait » les enfants des vaincus, morts ou exécutés. A ces moments de leur vie, présentés selon le puzzle chronologique des souvenirs – qui n'est pas l'écoulement continu du temps –, se mêlent d'autres voix : mémoires ou cahiers où se révèle peu à peu le poids du silence chez les enfants de l'exil, du secret, des camps et de la déportation.

Fondé sur de récents travaux consacrés au sort que l'éducation religieuse et la psychiatrie officielle réservaient aux fils et filles des républicains, *La lumière et l'oubli* analyse en finesse le destin des générations nouvelles hantées par la quête de vérité. C'est aussi une belle plongée dans la France de l'art et de la culture au sein de laquelle Esther, Julia et leurs amis tentent de se reconstruire et de trouver la pièce manquante.

J.-M. M.

AVANT-CRITIQUES

20 août > ROMAN Togo

Cantique de l'errance

Un deuxième roman moins « africain » que centré sur la quête d'une identité.

Togolais installé au Québec, **Edem Awumey**, qui signait alors simplement de son prénom, a publié en 2006 chez Gallimard un premier roman, *Port-Mélo*, peinture à la fresque et à l'acide d'une ville d'Afrique, qui obtint le Grand prix littéraire de l'Afrique noire. Après un essai consacré à Tierno Monénembo, il revient, sous son nom complet, au roman, avec *Les pieds sales*. Et ses personnages, cette fois, ont franchi le pas. Ils ont quitté le continent pour l'étranger, l'exil, la galère. Mais aussi, pour certains comme le héros, un anonymat garant de leur survie...

Askia, donc, né en 1962 dans un pays du Sahel, est chauffeur de taxi à Paris, exerçant sa profession légalement mais sous un nom d'emprunt. On en apprend bientôt les raisons : il est venu en France à la recherche de Sidi Ben Sylla Mohammed, alias « l'homme au turban », son père, qui a disparu de la circulation, comme happé par la grande ville. Et puis aussi, Askia a intérêt à se faire oublier : avant de quitter son pays, il avait, en 1984, appartenu à la Cellule,

une organisation obscure, à la fois officine de renseignement et milice spécialisée dans l'enlèvement, la torture et le meurtre de tous ceux qui osaient s'opposer au pouvoir.

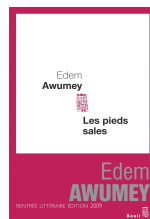
Mais même à Paris, tandis qu'Askia remonte la piste de son père photographié dix ans auparavant par Olia, l'énigmatique Bulgare qui avait fui les derniers feux du communisme, il semble à son tour traqué par Zak le Terrible, un de ses anciens collègues envoyé par la Cellule pour liquider ceux qui, désertant, l'ont trahie, et restent potentiellement dangereux car susceptibles de parler.

Dans ce récit halluciné, on finit par ne plus distinguer la réalité du fantasme, par ne plus savoir qui est la proie, et qui le chasseur. Sidi Ben Sylla Mohammed est-il encore en vie, ou a-t-il péri dans l'incendie de son squat, comme ces Africains brûlés vifs dans l'incendie de leur hôtel insalubre du quartier de l'Opéra ? Fait divers qui défraya un temps la chronique, mais que l'on a préféré oublier depuis. « *Pied sale* », c'est-à-dire migrant à jamais, Askia peine à trouver sa place dans le monde. Son passé lui saute à la figure. Laquelle n'a pas l'heur de plaire

à une bande de skinheads racistes, particulièrement nuisibles et violents. Délit de sale gueule.

Avec une belle maîtrise de l'art romanesque, Edem Awumey superpose les histoires, déroule son récit qui peut se lire à plusieurs niveaux. A la fois fiction sur la quête du père et de l'identité qui pourrait même comprendre une histoire d'amour, mais aussi réflexion sur une problématique aussi actuelle que brûlante, celle des immigrés clandestins, des boat-people africains qui tous les jours débarquent en Occident, quelquefois simplement pour fuir leur misère natale, quelquefois pour des raisons moins avouables. A Paris, Askia trouvera à la fois une sorte de rédemption et son Golgotha.

J.-C. P.



Edem Awumey

Les pieds sales

LE SEUIL

TIRAGE : 5 500 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 168 P.

ISBN : 978-2-02-100343-7

Sortie : 20 AOÛT

27 août > ROMAN Canada

La terre des ancêtres

Autour de ses ancêtres écossais et de sa propre jeunesse, **Alice Munro** livre un recueil de nouvelles toujours aussi aiguës mais plus personnelles.

Cette année, il n'est plus question d'attirer l'attention des lecteurs sur Alice Munro. *Fugitives* qui marquait son arrivée aux éditions de l'Olivier a, l'année dernière, mis fort justement en lumière la grande nouvelliste canadienne. Et les jurés qui viennent de lui attribuer le Man Booker International Price n'ont pas manqué de rendre hommage à « la profondeur, la sagesse et la précision de son travail ». On ne saurait mieux dire.

Du côté de Castle Rock est un recueil un peu à part, fait d'une matière peut-être plus personnelle, un recueil toutefois généalogique plus que rigoureusement autobiographique. « Ce sont des histoires. On pourrait dire que de telles histoires accordent plus d'attention à la vérité d'une vie que ne le fait d'ordinaire la fiction. Mais pas assez pour en faire un témoignage sous serment », prévient Alice Munro en avant-propos.

Les premières nouvelles reconstituent l'histoire des ancêtres écossais de l'écrivaine, la branche de la famille Laidlaw, des bergers qui ont quitté la vallée de l'Ettrick au sud-est de l'Ecosse. Et la descendance de son ancêtre direct, William Laidlaw dit Will O'Phaub, gloire locale reconnue « pour ses exploits de luron,



son agilité, sa force [qui] fut sans égal de son temps », comme l'affirme l'épithaphe sur sa pierre tombale. Des ancêtres venus s'installer en Amérique au début du XIX^e siècle et dont Alice Munro écrit en quelque sorte la lé-

gende à partir de lettres retrouvées, de journaux de l'époque, avec un matériau fictionnel emprunté à une mémoire patrimoniale. « *Leurs mots, les miens, curieuse récréation d'existences, dans un cadre donné aussi véridique que notre idée du passé le sera jamais.* »

Puis ce sont des épisodes de la jeunesse de l'écrivaine dans l'Ontario rural des années 1940, revisités à la mode Munro, avec ce ton de détachement qui exclut tout sentimentalisme, ce trait aigu : le destin de son père, d'abord trappeur puis éleveur de renards argentés et de visons et qui, après la Grande Dépression, travaille comme veilleur de nuit dans une fonderie, la mère vendant les fourrures tannées dans des hôtels, aux touristes américains, atteinte très jeune de la maladie de Parkinson – « *sa vie avait cessé d'être solidement liée en quelque point que ce soit avec celle de la famille* ». La jeune Alice s'allongeant sous les pommiers...

La campagne, la nature, le travail, le couple, la famille, tout l'univers d'Alice Munro est là. La nouvelliste en herbe aussi, avec son besoin de donner à la vie la saveur de la fiction, comme dans la nouvelle intitulée « L'employée de maison », où une jeune fille engagée comme bonne pour l'été dans une famille aisée écrit à une amie une lettre où elle raconte son quotidien de façon pour le moins romancée.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL



Alice Munro

Du côté de Castle Rock

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA)

PAR JACQUELINE HUET ET JEAN-

PIERRE CARASSO

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 464 P.

ISBN : 978-2-87929-565-7

Sortie : 27 AOÛT

Le petit comptable et l'infini

Le plus grand génie mathématique de tous les temps fut un modeste comptable indien, sujet colonisé de Sa Très Gracieuse Majesté britannique. De sa vie extraordinaire, David Leavitt a fait un roman.

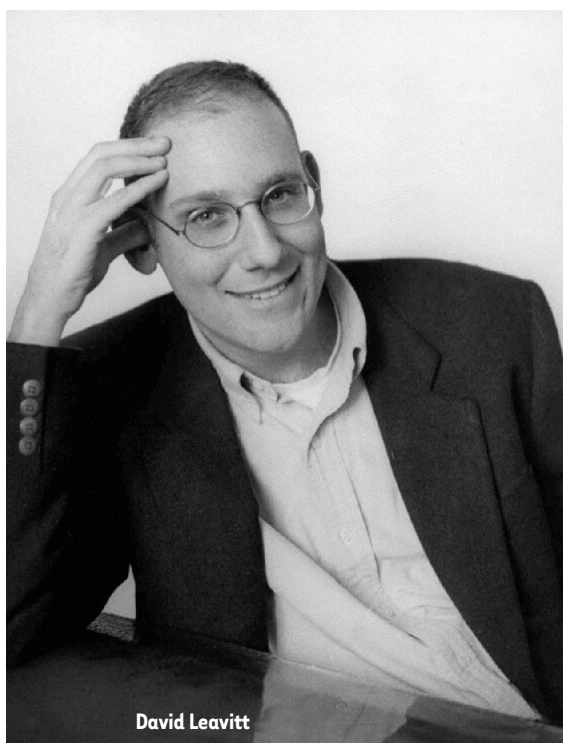
Dans le sud de l'Inde, tout le monde ou presque connaît Srinivasa Ramanujan : pour les intellectuels comme pour les tireurs de pousse-pousse, c'est un héros national. En Angleterre, les murs prestigieux de Trinity College (université de Cambridge) se souviennent de sa présence en leur sein. Dans le reste du monde, le nom de Ramanujan ne parlera

commun des mortels, c'était les mathématiques. Précisons : les mathématiques fondamentales. Sans mathématiques fondamentales, pas de mathématiques appliquées. Sans mathématiques appliquées, pas de fusées dans l'espace, pas de satellites de communication, et pas de téléphones ou d'ordinateurs portables qui vous permettent de recevoir la lettre quotidienne de *Livres Hebdo* à n'importe quel endroit du globe.

Né en 1887, près de Madras, dans une famille de brahmanes pauvres, Ramanujan souffrit à l'école. On attendait de lui qu'il sache compter pour devenir un bon fonctionnaire au service de l'administration coloniale. Pas qu'il réinvente entièrement les approches de Pi. Incompris, raillé, méprisé, Ramanujan se retrouve comptable dans les bureaux du port de Madras. Il en profite pour lancer quelques bouteilles à la mer, adressant ses équations à deux professeurs anglais de renom. Qui croient à la supercherie d'un importun. Ramanujan ne se décourage pas : il recommence, en 1913, auprès de Godfrey Harold Hardy, le grand mathématicien de Cambridge. Lequel reste d'abord interdit devant sa lettre, soupçonnant lui aussi la supercherie, avant de comprendre qu'il tient un diamant de 72 000 carats dans les mains.

Plus tard, Hardy dira modestement que son plus grand apport aux mathématiques aura été d'avoir découvert Ramanujan. Après un échange de correspondance, il réussit à le convaincre de venir en Angleterre. Difficile d'imaginer plus gros choc des cultures, entre ce quasi-prolétaire colonisé, religieux presque mystique, et un Godfrey Hardy membre distingué de l'upper-upper class british, homosexuel « non pratiquant », comme dira de lui l'un de ses proches, ami de Keynes et de Bertrand Russell, et sympathisant du célèbre groupe de Bloomsbury. Leur attelage, pourtant, sera sans faille, et fera exploser bien des résistances intellectuelles et raciales : Ramanujan sera nommé membre de la Société Royale de Londres (autant dire, membre de l'Institut chez nous), avant de rentrer mourir en Inde, de la tuberculose. A 32 ans.

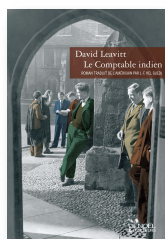
DANIEL GARCIA



David Leavitt

qu'aux mathématiciens de haute volée, qui près d'un siècle après sa mort, en 1920, restent toujours médusés par ses intuitions phénoménales. Et quelques lettrés anglo-saxons auront lu la biographie que lui avait consacrée en 1991 Robert Kanigel chez Scribner's Sons. David Leavitt fut probablement du nombre. Lui qui maîtrise l'art de la nouvelle (*Quelques pas de danse en famille*) s'est lancé cette fois dans un roman-fleuve (plus de 700 pages) pour nous conter l'histoire romanesque de ce personnage inclassable.

Ramanujan était un génie à l'état pur. Comme Mozart. Sa musique à lui, tout aussi céleste, mais difficilement audible pour le



David Leavitt
Le comptable indien
DENOËL

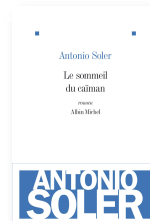
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR JOHAN-
FRÉDÉRIK HEL GUEDJ
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 24 EUROS ; 720 P.
SORTIE : 27 AOÛT

Radieux Soler

L'hôtel Regina, 302 Yonge Street à Toronto, compte trente-quatre chambres réparties sur trois étages. A six mois de la retraite, le narrateur du nouveau roman d'Antonio Soler en est le plus vieux réceptionniste. Veuf qui ne cherche pas la consolation, notre homme n'a jamais vibré que pour cette Vera qui lui avait intimé, après leur premier baiser : « *Nous serons libres et nous ne parlerons jamais d'amour.* » Ce solitaire qui affirme que « *[sa] vie est un train qui avance dans la nuit* » n'a pas eu un passé très lisse – on sait qu'il a tâté de la prison pendant près de dix ans. Voilà que se présente à la réception quelqu'un qu'il a jadis bien connu. Luis Bielsa, Barcelonais né en 1919, a réservé la chambre 108 avec sa lampe faux-rococo. Pendant la Seconde Guerre, ce dernier sortit d'Espagne à la chute de l'armée de Catalogne pour se battre en France avec les résistants contre les Allemands. Bielsa se trouvait à Paris quand la ville fut libérée. Le narrateur devait faire sa connaissance quelques années plus tard au cours de l'été 1956. Il travaillait tour à tour pour une fabrique de textile à Malaga, dans le marché des Atazaras, dans une fonderie, croyait alors à la révolution et aux mots.

Communiste de bonne famille, Bielsa, lui, était « *un enfant gâté qui partageait son temps entre Barcelone et Paris. Il était agent de liaison et transmettait le courrier* » bien qu'on le taxait volontiers de frivolité et d'incurie. Il fréquentait la cellule terroriste anti-franquiste où gravitait le narrateur. Une bande qui complotait de prendre d'assaut la poudrerie militaire de Bobadilla, dans la province de Malaga, mais serait dénoncée à la police...

La petite musique d'Antonio Soler est toujours aussi lancinante et vénéneuse. L'auteur des *Danseuses mortes* (Albin Michel, 2001) et du *Chemin des Anglais* (Albin Michel, 2007) prouve une nouvelle fois qu'il est l'un des plus singuliers et importants prosateurs ibériques. AL. F.



Antonio Soler
Le sommeil du caïman
ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR FRANÇOISE ROSSET
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 16 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-226-19396-4
SORTIE : 20 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

13 août > ROMAN Irlande

L'acrobate du roman

Le nouveau Colum McCann est aussi funambulesque que le point de départ qui l'a déclenché.

On l'avait laissé il y a deux ans quelque part en Slovaquie, en compagnie de Zoli, sa poétesse tzigane. Voici Colum McCann de retour chez lui, à New York, la ville que ce Dublinois, amoureux tout gosse de l'Amérique de Kerouac, s'est choisie, où il vit en famille et où il travaille à ses livres, de grosses machines qui lui demandent des années de recherches (comme *Danseur*, inspiré de la vie de Nouriev), et/ou d'écriture.

A cet égard, *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* (titre emprunté à un poème d'Alfred Lord Tennyson) ne dépare pas dans l'œuvre de McCann. C'est un subtil mécano romanesque, où plusieurs histoires se suivent et s'imbriquent plus ou moins. Avec un narrateur à la fois contemplatif, fasciné mais à distance, le théâtre où évoluent ses personnages, mais aussi se glissant tour à tour dans la peau, dans la tête de chacun d'entre eux. Rien d'étonnant à cela : le point de départ du roman, ce qui l'a déclenché, c'est la performance du funambule français Philippe Petit, qui, le 7 août 1974, marcha sur un fil entre les tours du World Trade Cen-

tre. Voyant à ses pieds s'agiter le Grosse Pomme et grouiller ses habitants, comme des fourmis qui courent vers un destin qu'elles sont les seules à connaître.

McCann a adopté le même principe pour son roman : que ce soit le prêtre irlandais Corrigan, qui cherche la rédemption auprès des prostituées du Bronx, ou Jaslyn qui, venant visiter son amie Claire, mourante, rencontre dans l'avion un séduisant « french doctor » italien, Pino, avec qui elle partagera une nuit d'amour en fraude, les personnages de ce livre obéissent à leur propre logique, à une démarche souvent compassionnelle. Quant à Petit, tout là-haut, sa tentative absurde sert de fil rouge à l'ensemble.

Tout cela est ambitieux, complexe. La matière est vaste, les personnages et les histoires nombreux, le déroulé temporel long, puisque le dernier épisode (celui de Jaslyn et Pino) est censé se passer en 2006, alors que le reste du roman se situe dans les années 1970, quand les Twin Towers existaient encore... Les inconditionnels de McCann vont adorer cette performance acrobatique. Les autres resteront de marbre, lui préférant *Danseur*, par exemple.

J.-C. P.

ULF ANDERSEN/BELFOND



Colum McCann



Colum McCann

Et que le vaste monde poursuive sa course folle
BELFOND

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)
PAR JEAN-LUC PININGRE
TIRAGE : 45 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 448 P.
ISBN : 978-2-7144-4506-3
SORTIE : 13 AOÛT

26 août > PREMIER ROMAN États-Unis

Love story, sauce soja

Une histoire d'amour compliquée, sur fond de militarisme et de culpabilité.

Il y a des filles qui portent bien mal leur prénom. Ainsi Sachiko, qui signifie « enfant heureuse ». En fait, l'héroïne féminine de cette histoire a vu s'accumuler sur sa jeune tête un certain nombre de nuages. Elle est la fille d'un général américain en poste au Japon dans les années 1980 et d'une autochtone, et cette dernière est morte quand elle était toute petite. Son père l'a trimballée partout. Il l'aime à sa façon, mais est si mal à l'aise avec elle qu'il ne parvient pas à lui avouer qu'il compte refaire sa vie avec une autre Japonaise, Miyoko, sa maîtresse depuis plusieurs années. Sachiko, elle, supporte très mal son métissage. Elle rejette son prénom américain, Virginia, se japonise le plus possible et, afin de défier son père, l'autorité et tout ce qu'il représente (les Japonais n'ont jamais oublié Hiroshima et Nagasaki, la défaite, l'humiliation et l'occupation américaine), elle devient l'amie d'un petit caïd manipulateur, Silver, qui l'entraîne dans des coups de plus en plus tordus, des dérivés de plus en plus risqués.

Face à Sachiko, Severin Boxx, fils de colonel, semble l'ado américain parfait : sain, sportif, docile, et à l'aise dans ses baskets à crampons. Jusqu'au jour, bien sûr, où il réalise qu'il est amoureux de la belle *hafu* (« sang-mêlé »), et qu'elle accepte de sortir avec lui. *Of course*, fascinée par l'histoire de Bonnie et Clyde, elle va l'entraîner dans ses conneries. Graves. Kidnapping en l'occurrence. Mais au bord du précipice, Severin-Clyde fera le bon choix. Et Sachiko-Bonnie, elle, payera pour sa faute.

Puis chacun fera sa vie de son côté. Lui, en Californie, où il est marié, malheureux en ménage avec une femme brillante et riche, une intellectuelle qui lui fait nettement sentir sa

supériorité. Elle, au Japon, avec sa petite fille, à qui elle a tout dissimulé de ses origines et de son passé. En apparence, ils se sont oubliés. Mais le dieu du destin, tragique et facétieux à la fois, les guette dans l'ombre.

Et les réunira, bien des années après, dans des circonstances rocambolesques. S'aimeront-ils encore adultes, ou leur *love story* ne demeurera-t-elle qu'un souvenir s'estompant au fil des années ?

Anthony Swofford s'engagea, à dix-sept ans, dans les marines et participera à la guerre du Golfe. De cette expérience, il a tiré un témoignage, *Jarhead* (Calmann-Lévy, 2004), porté ensuite à l'écran par Sam Mendes. Il se consacre aujourd'hui à l'écriture, et *Sachiko* est son premier roman. Un méli-mélo à l'asiatique, où il imbrique à plaisir des destins américains et japonais, avec même un petit détour par le Vietnam. Swofford aurait pu tomber dans le prêchi-prêcha tendance, la repentance et le passionnel, si en vogue dans son pays et même ailleurs. Mais il est bien plus habile que ça. Ses deux héros, Sachiko et Severin, sont attachants, convaincants, sonnent juste. On les verrait bien, eux aussi, sur grand écran.

J.-C. P.



Anthony Swofford

Sachiko

CALMANN-LÉVY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR RONALD BLUNDEN ET LISA
ROSENBAUM
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 312 P.
ISBN : 978-2-7021-3897-7
SORTIE : 26 AOÛT

Vengeance cubaine

Toute la police de la Nouvelle-Orléans est sur les dents. Un cadavre impossible à identifier est retrouvé dans le coffre d'une Mercury Turnpike Cruiser 1957. Parallèlement, Catherine Ducane, la fille du gouverneur, a été enlevée et le FBI s'en mêle. Le kidnappeur, Ernesto Perez, débarque alors au commissariat et exige de se confesser à un obscur flic new-yorkais, Ray Hartmann, avant de révéler l'endroit où il l'a cachée.

Depuis son enfance pauvre en Louisiane, avec un père alcoolique qui battait sa mère et l'a assassinée, jusqu'au moment où il devient le porte-flingue de Don Ceriano, Ernesto Perez raconte sa descente aux enfers. Son histoire est aussi celle de la Mafia, qui le mène de Las Vegas à Chicago, de Castro et Kennedy à nos jours, d'Al Capone à Toujours Feraud, le caïd de La Nouvelle-Orléans.

Où est Catherine Ducane ? Pourquoi a-t-il choisi Hartmann ? Le lecteur est tenu en haleine jusqu'au bout dans un roman, qui rappelle la grande fresque sur l'Histoire des États-Unis entamée par James Ellroy. Le Britannique **R. J. Ellory** avoue une passion pour l'Amérique. Après la Géorgie dans *Seul le silence* (prix du roman noir du *Nouvel Observateur* 2009, à paraître au Livre de poche le 26 août), il a situé ce troisième roman (il en a écrit une dizaine) en Louisiane. « *L'Angleterre est trop petite pour imaginer des crimes. Il n'y a pas de tueurs en série, de mafia, de FBI ni de CIA* » commente-t-il. « *Les Siciliens m'ont expliqué [...] Si tu cherches la vengeance, creuse deux tombes... une pour ta victime et une pour toi* », explique le tueur Ernesto Perez. *Vendetta* a tout du drame shakespearien. Ernesto comme Ray reproduisent le modèle paternel : l'un a le meurtre dans le sang, l'autre l'alcool, et ils perdent la seule femme qu'ils aient jamais aimée. L'auteur est aussi à l'aise avec les meurtres sanglants qu'avec les sentiments humains. Tout le monde a le choix, nous assène-t-il. A la différence d'Ernesto, Ray se joue du destin et s'en sort grâce... à l'amour.

CLAUDE COMBET

Un heureux événement

A la suite d'une dépression postnatale, **Elif Shafak** s'interroge sur le conflit entre maternité et écriture.

Troisième livre traduit en français d'Elif Shafak, *Lait noir* n'est pas un roman, mais le récit de l'écrivaine stambouliote, née en 1971 à Strasbourg, auteure de *La bâtarde d'Istanbul* (10/18, 2008) et de *Bonbon palace* (en 10/18 en septembre), qui revient sur ses doutes avant de devenir mère et sur la dépression qui a suivi la naissance de sa première fille. « *L'important pour moi était de faire un grand ménage dans ma mémoire. Ce n'est pas pour me souvenir que je l'ai écrit mais pour oublier* », écrit-elle.

Remontant aux années qui ont précédé la grossesse, elle ravive sa mémoire jusqu'à cette après-midi où elle est interpellée par l'écrivaine Adalet Agaoglu, grande figure de la littérature turque, qui a fait le choix de ne pas avoir d'enfant pour cause d'incompatibilité avec l'écriture. Elif Shafak entend alors se réveiller « *le chœur de ses voix intérieures* », des génies donnant chacun leur avis sur la question du jour, plaidant pour leur chapelle, quatre femmes miniatures, querelleuses, raisonneuses, contradictoires, péremptives aussi : Dame Derviche, Miss Intelligence Pratique, Miss Ego Ambition, Miss Cynique Intello rejointes par deux petits personnages refoulés, Maman Gâteau et Miss Satin Volupté. Les quatre voix dominantes passent leur temps à se crêper le chignon, s'allient pour organiser des putschs, déclarent la monarchie. « *Du moment que tu acceptes de faire les deux à moitié, rien ne t'empêche de devenir piètre mère et*

piètre écrivain. Si tu consens à la médiocrité, libre à toi de te lancer dans dix boulots à la fois », assène sans nuance Miss Ego Ambition.

Fille d'une diplomate, élevée sans père, Elif Shafak n'est pas la première à explorer la face obscure de la maternité. On se souvient d'*Un heureux événement* d'Eliette Abécassis, de *L'implacable brutalité du réveil* de Pascale Kramer ou *Nullipare* de Jane Sautière, ou encore de certaines nouvelles de l'Iranienne Zoyâ Pirzâd. Mais le tabou est sans doute plus grand encore dans des sociétés qui glorifient la mère.

« *Le romancier est par nature égoïste. La maternité élimine l'égoïsme par les voies naturelles* », note Elif Shafak qui évoque un séjour d'un an à Boston avec une bourse d'écriture et qui lui permet d'explorer ce vieux conflit entre création et procréation, le sondant chez les autres, les Virginia Woolf, Sylvia Plath, Muriel Spark, Sofia la jeune « *Femme-Lune* » de Tolstoï. Chez Zelda Fitzgerald, George Eliot, George Sand, Jane Austen, Simone de Beauvoir, la Japonaise Yuko Tsushima ou sa compatriote Sevgi Soysal. Maternité et écriture, ce dilemme féminin de toujours qu'Elif Shafak semble avoir résolu. **V. R.**



Elif Shafak

Lait noir

PHÉBUS

TRADUIT DU TURC

PAR VALÉRIE GAY-AKSOY

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-7529-0378-5

SORTIE : 27 AOÛT

La petite fille et la mère

Anne Provoost nous fait à nouveau partager son art des silences et de l'intensité, ainsi que sa prédilection pour l'enfance.

Anne Provoost (née en 1964) fut remarquée pour *Le piège* (Le Seuil, 1997), adapté au cinéma sous le titre *Falling*, avec Jill Clayburgh et Alice Krige. Dans *Regarder le soleil*, la narration est confiée à Chloé, une petite fille qui vit seule avec sa mère dans une ferme en Australie. Chloé observe sa mère ; mais aussi le bush environnant où elle aime marcher au hasard quand la surveillance maternelle se relâche. Ce qui est de plus en plus souvent le cas au fil des jours. Linda, la mère, devient en effet aveugle.

Le regard de Chloé se pose ainsi sur le regard de Linda qui, lentement, s'efface. La petite fille apprend qu'on ne peut fixer la lumière sans un filtre, comme ces négatifs de photos qu'emploie sa mère pour se protéger de l'éclat du paysage. Et c'est ainsi, par le filtre des souvenirs, liés eux-

mêmes au filtre des photos, que Chloé se souvient de l'époque où le père vivait encore ; quand sa sœur Ilana se trouvait à la maison.

Dès les premières lignes, l'émotion et l'affection s'allient à l'attentive réserve de Chloé qui, pour toutes choses, se borne à constater. On devine le drame qui se noue et les pensées que la petite fille n'exprime pas. C'est déjà, au début de l'existence, le deuil du passé. Anne Provoost traite merveilleusement la scène finale qui donne son sens à l'œuvre. **J.-M. M.**



Anne Provoost

Regarder le soleil

FAYARD

TRADUIT DU NÉERLANDAIS

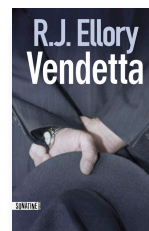
(FLANDRE) PAR MARIE HOOEGHE

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 18,90 EUROS ; 269 P.

ISBN : 978-2-213-63811-9

SORTIE : 26 AOÛT



R. J. Ellory

Vendetta

SONATINE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR FABRICE POINTEAU

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 22 EUROS, 550 P.

ISBN : 978-2-35584-016-6

SORTIE : 20 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

20 août > HISTOIRE Grande-Bretagne

1941, l'année décisive

Ian Kershaw revient avec un nouveau chef-d'œuvre. Il analyse dix décisions qui rendirent la Deuxième Guerre véritablement mondiale.

En 1941, l'Allemagne envahit l'Union soviétique et le Japon bombarde Pearl Harbor. L'URSS et les Etats-Unis entrent donc en guerre. Le génocide contre les Juifs change de dimension. C'est l'année la plus décisive de l'histoire moderne.

L'on ne sera pas surpris que l'historien britannique Ian Kershaw se soit passionné pour ce « moment » dont les conséquences se font sentir, aujourd'hui encore. On lui doit, en effet, dans son monumental *Hitler* (Flammarion, 2008) des pages remarquables sur la façon dont le Führer passait à l'acte – analyse très fine des mécanismes imprévisibles et lents de ses décisions.

Fort de ce travail et de l'immense documentation amassée, Ian Kershaw propose maintenant un livre très différent et non moins original sur les « dix décisions qui ont changé le monde » en produisant les deux chocs de 1941. Car il faut, évidemment, remonter à l'année précédente pour voir s'enclencher la machine. Cela commence à la fin de mai 1940 lorsque l'Angleterre refuse de négocier une paix avec l'Allemagne.

Dès lors, l'historien conduit le lecteur du printemps londonien de 1940 jusqu'à l'automne berlinois de 1941, lorsque Hitler décide d'exterminer les Juifs. Entre-temps, le récit passe plusieurs fois par Tokyo, Rome, Washington et Moscou avec, évidemment, des crochets par Berlin.

La fresque de Ian Kershaw ne se limite pas à quelques grands personnages, isolés de leur contexte. Choisir une succession de villes, c'est montrer la complexité des scènes où évoluent de nombreux acteurs et faire sentir concrètement le point de vue qu'ont les décisionnaires sur le monde qui les entoure.

Prendre une décision sur une guerre encore lointaine lorsque l'on se trouve au cœur des Etats-Unis n'est pas la même chose que de la prendre, comme le fait Hitler, au centre de toutes les batailles. Et lorsque les militaires et hommes politiques japonais se demandent, à Tokyo durant l'automne 1940, si une « occasion rêvée » ne s'offre pas à eux, ils ne se représentent pas les rapports de force géostratégiques à la manière d'un Benito Mussolini qui, de Rome, est impatient de « saisir sa part ».

Choix fatidiques réintroduit dans l'histoire la dimension psychologique, sans revenir pour autant aux vieilles recettes narratives. Il y a dans tout événement une part de hasard



Ian Kershaw

et une masse de contraintes. Parmi les grandes scènes, on méditera les fureurs de Staline niant – déniaient – jusqu'au bout toute possibilité d'une attaque allemande. Le 21 juin 1941, il menace des pires châtiments les « désinformateurs » qui lui annoncent une attaque imminente. Et quand le lendemain, à trois heures quarante, le maréchal Joukov lui annonce l'invasion, « Staline en reste sans voix. Tout ce que Joukov réussit à entendre au téléphone, ce fut sa forte respiration ». Ian Kershaw est aussi un grand narrateur. J.-M. M.



Ian Kershaw

Choix fatidiques

LE SEUIL

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR PIERRE-EMMANUEL DAUZAT
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 28 EUROS ; 816 P.
ISBN : 978-2-02-080325-0
SORTIE : 20 AOÛT

26 août > BD France

Théorie des émotions (esquisse)



Dans le registre sombre qui le caractérise, **Matthias Lehmann** signe un joli portrait de femme saisie dans une difficile quête d'elle-même.

De la carte à gratter qui constituait, début 2006, la marque de fabrique du fulgurant *L'étouffeur de la RN 115* (1), Matthias Lehmann n'a gardé qu'une inclinaison pour les hachures. Elles donnent à son dessin en noir et blanc une texture et un relief qui rappellent parfois le travail d'un Robert Crumb. Mais, dans *Les larmes d'Ezéchiel*, le propos du jeune franco-brésilien – 31 ans cette année – reste emprunt de la même noirceur que dans son opus précédent. Tout juste se trouve-t-il légèrement dilué par les vapeurs d'alcool qui imprègnent un recueil où se manifeste à nouveau sa troublante puissance d'expression.

L'un des quatre prophètes de l'Ancien Testament, Ezéchiel, annonça la destruction de Jérusalem et la renaissance d'Israël. Dans le roman graphique de Matthias Lehmann, c'est un personnage secondaire assez lisse. Mais pleurant plus souvent qu'à son tour, il est posté telle une vigie aux étapes charnières du

parcours accidenté et alcoolisé de Bette Lord, la jeune femme dont le dessinateur compose un émouvant portrait, entre anéantissement et résurrection.

Artiste peintre et bistrotière, Bette peine à se trouver. Elle porte son lot de traumatismes, que Matthias Lehmann reconstitue dans un dispositif narratif à plusieurs niveaux. A partir d'un événement fondateur, la mort d'un oncle chez lequel la jeune femme s'est réfugiée trois ans, il développe plusieurs pistes parallèles : l'évolution de ses rapports avec ses amis Simon et Michel ; la relecture de son journal intime dessiné, retrouvé sous le plancher vermoulu de la maison abandonnée de ses parents ; le visionnage d'un curieux DVD évoquant la vie et l'œuvre d'un auteur de BD inconnu aux passions troubles...

Peu à peu se mettent en place les pièces d'un puzzle très sombre auquel participent aussi Sophie, sa sœur, une tante ou encore des cousins. Bette en ressort écartelée et aveuglée, tenaillée par des hésitations et des doutes qui ne sont que partiellement balayés au terme d'une quête souvent éprouvante.

FABRICE PIAULT

(1) Voir LH 625, du 9.12.2005, p. 42.



Matthias Lehmann

Les larmes d'Ezéchiel

ACTES SUD BD

TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 128 P. N. & B.
ISBN : 978-2-7427-8399-1
SORTIE : 26 AOÛT